

Le Pacte d'excellence risque-t-il d'instaurer le théâtre jeune public ?

Aux Rencontres de théâtre jeune public de Huy, les professionnels ont exprimé des craintes à propos du Peca – Parcours d'éducation culturelle et artistique – mis en place dans les écoles dans le cadre du Pacte d'excellence et qui risque de brouiller les pistes entre l'artistique et le pédagogique. Vers une vision utilitariste du théâtre ?

CATHERINE MAKEREEL

A priori, tout le monde s'accorde sur les bénéfices du Peca (Parcours d'éducation culturelle et artistique). Comme exprimé dans nos éditions du 23 août, ce parcours – composant du Pacte d'excellence – entend concerner chaque élève, depuis son entrée en maternelles jusqu'à la fin du secondaire, et lui permettre de rencontrer des œuvres, des artistes et des pratiques culturelles, mais aussi d'acquiescer des compétences, comme l'esprit critique et l'expression personnelle. Bref, cette volonté de faire entrer l'art à l'école, de manière institutionnalisée, ne peut qu'être une bonne nouvelle.

D'ailleurs, à Huy, où les Rencontres de théâtre jeune public rassemblent nombre de programmeurs belges et autres opérateurs qui n'ont pas attendu le Peca pour faire venir les classes dans les salles de théâtres, on se réjouit globalement de cette dynamique. « Le Peca permet de mobiliser les écoles et de pousser celles qui en étaient encore trop éloignées à trouver le chemin de la culture », remarque Alix Mariaule, programmatrice au centre culturel de Waterloo. Amener les écoles vers toujours plus de théâtre, c'est tout bénéf, mais attention à ce que ce ne soit pas uniquement contraint par des objectifs pédagogiques. C'est l'inquiétude de nombre de professionnels à Huy : que le corps enseignant, pour cocher les cases imposées par le Peca, ne cède à une vision utilitariste du théâtre. Choisir une pièce parce qu'elle permet au prof de sciences d'aborder les principes de physique, opter pour tel auteur parce qu'il est au programme, faire appel à une animation qui permet de remplir telle mission pédagogique plutôt que d'aller voir tel spectacle simplement parce que c'est une merveille artistique : ces ambitions affichées par certains professionnels de l'éducation suscitent aujourd'hui des craintes dans le secteur de la culture.

Former les futurs enseignants

« Il faut absolument que le volet pédagogique et le volet artistique soient bien distincts, que tous, écoles et artistes, gardent leur liberté », déclare Christian Machiels, directeur de Pierre de Lune, centre scénique bruxellois dont la mission est justement de faire des ponts entre la scène et l'école. « C'est possible, mais c'est un travail d'information, de dialogue avec les écoles, surtout celles qui n'ont pas



Il ne faudrait pas que l'enseignement mette la culture et l'art en boîte. © GILLES DESTEXHE - PROVINCE DE LIÈGE.

l'habitude de travailler avec les artistes, mais c'est aussi un enjeu au niveau de la formation des futurs enseignants. » De son côté, Emmanuelle Van Overschelde, directrice de la Roseraie à Uccle, se montre optimiste : « Sur le terrain, ça se passe bien. On travaille avec les référents culturels (des conseillers qui accompagnent les écoles dans la mise en place du Peca, NDLR) qui viennent voir les spectacles en gardant bien l'aspect artistique à l'esprit. Si des prolongements peuvent être faits entre une pièce et une matière, tant mieux, mais il ne faut pas qu'on cherche forcément ces prolongements. Sur le terrain, ça va. C'est au niveau institutionnel que ça coince. »

Ce nœud institutionnel, c'est justement ce qui a fait l'objet du discours de Virginie Devaster, directrice de la CTEJ (Chambre des théâtres pour l'enfance et la jeunesse). En clôture des Rencontres de Huy et en présence de la ministre de la Culture Bénédicte Linard, Virginie Devaster a exprimé les inquiétudes du secteur à propos de l'avant-projet du décret de la diffusion qui prévoit de lier la diffusion des œuvres artistiques au Peca : « L'enseignement vise l'acquisition de compétences telles que reprises dans le décret de l'enseignement. La culture vise à l'appréhension du monde du sensible et ainsi à la construction émotionnelle de l'enfant. Dès lors, il est important de ne pas instrumentaliser l'un au bénéfice de l'autre mais bien de préserver la richesse spécifique à chaque approche », a prévenu Virginie Devaster. « Que des liens se tissent entre l'un et l'autre, c'est tout le travail du Peca. Mais celui-ci ne peut toutefois servir de référence pour la diffusion des œuvres artistiques, l'aide à la diffusion ayant pour objectif de soutenir l'accès aux œuvres pour les publics. Et non l'accès à des œuvres sélectionnées pour leur portée pédagogique. Or en liant le décret de la diffusion au Peca et à ses objectifs pédagogiques, c'est bien cette dérive qui semble être avalisée. » Trouver le juste équilibre entre un accès de la culture à un public scolaire toujours plus large, tout en préservant l'indépendance des artistes, tel semble être l'enjeu des gestes politiques à venir.

harcèlement Les tourments cachés par les apparences

CRITIQUE

JEAN-MARIE WYNANTS

D'abord, il y a comme une déflagration, puis la sidération. Margot est morte. Margot, la fille la plus jolie, la plus riche et la plus smart de l'école. Ça ne peut être qu'un accident de voiture, pense Justine. Mais le soir même, sur les réseaux sociaux, un mot apparaît : *suicide*.

Avec *Punch Life*, adapté du roman jeunesse *Le mur des apparences* de Gwladys Constant, les Ateliers de la Colline partent d'un sujet aussi délicat que douloureux pour évoquer l'immense solitude de nombreux adolescents, les dérives des réseaux sociaux, les tourments cachés derrière les apparences. Le tout à travers le personnage de Justine, incarnée simultanément par trois jeunes comédiennes aussi différentes que possible pour mieux nous rappeler que tout le monde est concerné.

Concernée, Justine ne l'est pas vraiment au départ. Si elle connaît Margot depuis l'école primaire, elles n'ont jamais été proches et moins que jamais à l'adolescence. Star d'une petite bande surnommée les Hyènes, Margot n'avait plus aucun contact avec Justine depuis longtemps. Pire, cette dernière était à la fois méprisée et ignorée, surnommée « Dégueulis ». Alors, dans un premier temps, la mort de Margot ne lui fait ni chaud ni froid. Mais ensuite, apprenant qu'elle s'est suicidée, Justine s'interroge. Pourquoi une fille « qui avait tout » a-t-elle bien pu vouloir en finir ?

Justine va alors user d'un subterfuge pour s'introduire chez Margot, prétendant qu'elle doit récupérer des livres et des notes qu'elle lui aurait prêtés. Elle découvre ainsi les journaux intimes de l'adolescente et va s'en servir pour changer de statut. Car Margot consignait tout par écrit, à commencer par les secrets de sa petite bande. Pour

Justine, c'est l'heure de la revanche. A coup de messages sur les réseaux sociaux, elle fait savoir aux unes et aux autres qu'elle sait tout de leur vie. Et que c'est Margot elle-même qui lui a tout raconté.

Se faisant passer pour la confidente secrète d'une fille qui ne lui avait plus parlé depuis des années, elle devient nettement plus populaire, se fait inviter à une fête branchée et sympathise même avec une autre bande de filles, surnommées les Lionnes.

Elle découvre aussi que le grand amour entre Jordan, le mec le plus convoité de l'école, et Margot n'était qu'un gros mensonge arrangeant les deux jeunes gens. Et les découvertes ne s'arrêteront pas là puisque les carnets intimes étaient en fait une sorte de leurre. En les cachant si mal que chacun pouvait les trouver, Margot dissimulait d'autres écrits bien plus sombres et dramatiques...

Plus qu'un questionnement sur le suicide de Margot (dont on découvrira finalement les raisons sordides), *Punch Life* est une histoire de solitudes et de secrets, de mensonges et d'apparences trompeuses, de différences de classe et de lâcheté des adultes fermant les yeux sur les pires tourments. C'est surtout l'histoire de l'émancipation d'une adolescente découvrant qu'elle n'est pas la seule à avoir des problèmes et qu'en s'ouvrant un peu aux autres, elle peut aussi trouver sa place.

Utilisant les ressources de la scénographie et de la musique, la mise en scène de Baptiste Isaïa varie remarquablement les approches pour construire un spectacle sans le moindre temps mort. Olivia Harkay, Marie-Camille Blanchy et Alice Laruelle y sont aussi à l'aise dans le jeu que dans les parties chantées, rappées et slamées, donnant à l'ensemble une justesse de ton qui devrait accrocher les adolescents auxquels ce spectacle est destiné.